



Ressentiment, révoltes et histoire

François Jarrige

► **To cite this version:**

François Jarrige. Ressentiment, révoltes et histoire. Le ressentiment, passion sociale, Presses univ. de Rennes, pp.77-93, 2012. halshs-00915759

HAL Id: halshs-00915759

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00915759>

Submitted on 9 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ressentiment, révoltes et histoire : Discours et expériences du XIXe siècle

Par François Jarrige

(Université de Bourgogne, Centre G. Chevrier UMR 5605)

Longtemps les historiens, tout occupés à construire la rigueur et la scientificité de leur discours, se sont désintéressés des passions et des émotions. Plus que les autres sciences sociales, compte tenu du poids de l'histoire économique et sociale à l'époque des *Annales* triomphantes, les émotions n'ont pas fait partie de leur boîte à outil¹. Cette méfiance s'explique à la fois par les préventions du rationalisme savant et la volonté de se démarquer du discours philosophique. Elle s'explique aussi par le soupçon qui pèse sur l'utilisation des catégories morales pour décrire les formes d'actions populaires et par le désir de prendre ses distances à l'égard des représentations dévalorisantes et stéréotypées utilisées par les élites. Les sciences sociales qui ont étudié la violence et les protestations ont refusé de les renvoyer à des jugements moraux pour comprendre et expliciter au contraire leurs fondements socio-économiques. Elles ont fait justice depuis longtemps des représentations stéréotypées forgées par les observateurs, elles ont montré comment l'action des foules est guidée par des traditions politiques et des expériences qui rendent légitimes, et mêmes nécessaires, le recours à la violence. Elles nous ont appris à voir dans les émeutiers des hommes et des femmes insérés dans la communauté, gens respectables et respectés, poussés au désordre par les contingences du moment, mais guidés par une certaine conception du juste et du tolérable.

C'est tout récemment que l'intérêt des historiens pour les émotions s'est éveillé, à la faveur d'un changement de perception beaucoup plus général et en écho aux travaux menés dans plusieurs autres disciplines décidées à penser les émotions, voire à considérer l'émotion elle-même comme une forme de pensée. La psychologie cognitive, la philosophie analytique, les neurosciences, l'anthropologie ont mis au jour le tissage serré qui unit indéfectiblement les émotions et la raison, ainsi que la production culturelle des affects, et ce grand chambardement a modifié jusqu'à notre regard sur le passé. Un nombre de plus en plus grand d'auteurs insiste sur la nécessité de penser la place des émotions dans les interactions sociales pour ne pas mutiler les interprétations de la réalité. Loin d'être circonscrit à la sphère du psychisme personnel, les affects sont au cœur des processus de construction des intérêts et des aspirations². En sociologie, on peut citer les travaux de Luc Boltanski sur l'exploitation médiatique de la souffrance d'autrui³. Des plaidoyers récents sont apparus dans le même sens au cœur des problématiques constructivistes, on a plaidé pour l'élargissement à l'analyse des systèmes de classements sociaux en tant que préférences émotionnelles, structurées et structurantes. Les reconfigurations de l'histoire sociale avec la revalorisation des acteurs individuels et de leurs motivations, au détriment de la longue durée et des structures, et le tournant critique et pragmatique des années 1980-1990, ont poussé aussi à une intégration du jeu des émotions dans l'explication historique. Dans ce contexte, l'attention accrue à la

¹ Ce constat mériterait sans doute d'être un peu nuancé en rappelant l'article de Lucien Febvre qui invitait à repenser la vie affective d'autrefois (Lucien Febvre, « Le sensibilité et l'histoire », *Annales*, 3, 1941) ou quelques entreprises solitaires comme l'histoire de la peur en occident de Jean Delumeau.

² Philippe Braud, *L'Émotion en politique*, Presses de Sciences-Po, 1996.

³ Luc Boltanski, *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993.

subjectivité, aux sensibilités et à leurs évolutions dans la filiation notamment des travaux d'Alain Corbin ou de William Reddy joue un rôle important⁴.

Désormais les émotions sont incontestablement entrées dans l'agenda des historiens et de nombreux travaux récents se sont intéressés à cette question⁵. Un consensus s'est établi pour reconnaître qu'il s'agit de faits culturels et sociaux : il n'existe aucune société humaine sans émotions, de même qu'il n'y a aucune expérience émotionnelle qui soit asociale. C'est là un fort consensus vers lequel convergent les diverses sciences humaines de l'émotion aujourd'hui : au-delà de la question de savoir s'il existe des émotions universelles et transculturelles, des manifestations physiques automatiques exprimant des émotions spontanées, l'évidence de l'interaction sociale s'est imposée. Il n'est pas de ressenti émotionnel, a fortiori d'expression sociale de l'émotion, qui ne soit en interaction immédiate avec un interlocuteur (individuel ou collectif) ou bien, à tout le moins, avec les règles culturelles qui concernent la façon d'afficher ses émotions. Les synthèses historiographiques aiment repérer des tournants, et un article récent a même pu détecter un « emotional turn » dans l'historiographie nord-américaine.

Les médiévistes semblent s'être particulièrement emparés de la question, sans doute en réaction à une vision des émotions de cette période jugée caricaturale. On a longtemps considéré, notamment dans la lignée des analyses de Norbert Elias sur le processus de civilisation, qu'au Moyen Âge les émotions des individus et des peuples étaient elles-mêmes infantiles, impulsives, mal maîtrisées : à cette préhistoire émotionnelle aurait succédé bien plus tard à l'époque moderne la maturité des manières policées liées à une rationalisation croissante. Or nous savons aujourd'hui que les émotions sont culturellement produites, qu'elles sont à l'œuvre dans les processus de décisions rationnelles : toute leur trame historique est donc à reprendre. Ce grand chantier, ouvert depuis quelques années en France et à l'étranger, a notamment été marqué par le travail de Barbara Rosenwein sur les « communautés émotionnelles » : selon elle les émotions sont des jugements pré ou non-verbaux profilés par les sociétés elles-mêmes, ce qui l'amène à postuler l'existence de « communautés émotionnelles », qu'elles soient familiales, de travail, de vie, etc... chacune dotée de son vocabulaire et de ses propres modes d'expression.⁶

Les conclusions des travaux historiques sur les émotions amènent à remettre en cause les mythes qui ont longtemps perduré dans l'histoire des émotions. Par exemple celui qui considère les émotions comme plus irrationnelles que la pensée : les émotions sont, au Moyen-Âge autant qu'aujourd'hui, matières à discours publics, institutions manipulables, mécanismes de communication et bases d'interaction sociale à tous niveaux. À des moments différents, et selon des voies plurielles, elles servent à consolider les systèmes sociaux, diviser les communautés, donner du poids aux institutions légales, jouer un rôle-clef dans la propagande. En second lieu le mythe selon lequel les émotions seraient des passions innées qui peuvent être exprimées directement sans être médiatisées par la culture. Les émotions ne doivent pas être déracinées, coupées des matrices sociales, politiques, mythologiques et culturelles qui les créent, les modèlent et permettent leur expression⁷. Dans cette contribution, il s'agit d'évoquer la question de la place des émotions dans l'écriture de l'histoire en interrogeant la notion de ressentiment, ses usages et son utilité. Notre objectif est à la fois de

⁴ William M. Reddy. *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*, New York: Cambridge University Press. 2001.

⁵ Piroška Nagy, « Les émotions et l'historien. De nouveaux paradigmes? », *Critique*, 2007, p. 10-22.

⁶ H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca/Londres, Cornell UP, 2006; H. Rosenwein, « Pouvoir et passion. Communautés émotionnelles en Francie au VIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2003/6.

⁷ Plusieurs ouvrages récents se proposent de penser les interactions entre émotions et politique à l'époque contemporaine, par exemple : Anne-Claude Ambroise-Rendu, Christian Delporte (dir.), *L'indignation: histoire d'une émotion, XIXe-XXe siècles*, Paris, Nouveau monde Edition, 2008.

discuter la question du ressentiment en histoire à partir d'une réflexion sur les usages sociaux du terme et d'interroger son utilité pour penser des phénomènes de violences populaires au siècle des révolutions.

Le ressentiment : outil d'analyse et usages historiens

Sans devenir un objet majeur de l'historien, ces dernières années ont vu la publication de divers travaux historiques consacrés à la question du ressentiment. L'intérêt croissant pour cette passion sociale s'insère indéniablement dans l'intérêt montant pour l'histoire des émotions. Le ressentiment est utilisé pour désigner des phénomènes de protestations et de violences collectives assez divers. Mais l'usage que les historiens font de cette notion reste timide et assez peu contrôlé. Deux types de travaux recourent à cette catégorie morale : des travaux d'histoire sociale des mouvements protestataires et des grandes synthèses consacrées aux idéologies modernes.

Dans le premier cas on a un usage flou du terme comme synonyme de rancœur, de haine, ce qui provoque des réactions parfois violentes, mais sans que le concept ne soit réellement discuté, pensé et historicisé. L'ouvrage classique de Nicole Castan sur les criminels du Languedoc offre un bon exemple⁸. A partir des archives criminelles, l'auteur a tenté de reconstituer un tableau riche du quotidien, des émotions et des sensibilités d'une population pré-industrielle. Elle montre que la criminalité augmente dans les décennies pré-révolutionnaires, que le nombre d'atteintes à la propriété s'accroît fortement en lien avec les transformations qui bouleversent la vie des plus pauvres. L'accroissement du crime enregistré dans les archives témoignerait de la dislocation des formes anciennes de régulation et d'organisation sociale sous l'impact des transformations socio-économique, les formes d'auto-organisation anciennes fondées sur la défense de l'honneur, de la réputation et de l'accès aux ressources est mise à mal par la montée de l'individualisme et de nouveaux rapports sociaux. Ce sont ces réactions de violences produites par les transformations sociales qui sont subsumées sous le terme de ressentiment dans le titre du livre.

De même, dans son étude consacrée à la « politique du ressentiment » à la fin du XIXe siècle, Philippe Nord propose d'examiner le basculement à droite des petits commerçants et propriétaires au début de la IIIème République⁹. Il l'explique par l'haussmannisation des quartiers centraux de Paris qui tend à éclipser l'ancien monde de la boutique ; par la crise économique des années 1880 associée à l'importation croissante de biens de consommation produits à bon marché à l'étranger ; par le développement de nouvelles formes de grand magasin et par le désintéret des républicains et des socialistes pour ces milieux sociaux. Tous ces éléments contribueraient à expliquer le déplacement de ce groupe social vers la droite nationaliste, et le développement d'un puissant ressentiment social favorable au vote protestataire. Par ressentiment, ces travaux d'histoire désignent les réactions d'un groupe social à l'égard de transformations économiques qu'ils expérimentent, il s'agit de désigner les sentiments de rancœur et de frustrations provoqués par des transformations sociales vécues comme des souffrances.

Un deuxième type d'usage relève de l'analyse des idéologies modernes. Le ressentiment sert ainsi à penser l'expérience du nazisme ou du nationalisme. Dans ce cas, il s'agit moins d'étudier un groupe spécifique et sa situation socio-économique qu'un ensemble de discours qui monteraient en puissance et accompagneraient tous les extrémismes. Les travaux de

⁸ Nicole Castan, *Les Criminels de Languedoc : les exigences d'ordre et les voies du ressentiment dans une société pré-révolutionnaire, 1750-1790*, Publications de l'Université de Toulouse Le Mirail, 1980.

⁹ Philip Nord, *Paris Shopkeepers and the Politics of Resentment*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

Philippe Burrin sur le nazisme sont remarquables à ce titre¹⁰. L'historien tente d'expliquer comment la politique d'extermination des juifs d'Europe fut possible. Pour comprendre le « désapprentissage de la civilisation » chez le peuple allemand, il place au centre de l'analyse la capacité des Nazis à diffuser ce qu'il appelle la culture du ressentiment, née des conséquences de la Première Guerre mondiale et accentuée par un discours de haine apocalyptique. Ressentiment et apocalypse apparaissent dès lors comme la matrice psycho-idéologique de l'antisémitisme nazi.

De façon encore plus globale et systématique, l'analyste et historien des discours canadien Marc Angenot a proposé de faire du ressentiment l'un des vecteurs des idéologies politiques identitaires et nationalistes du XX^{ème} siècle¹¹. Angenot conçoit le ressentiment comme une accumulation de griefs dont la prolifération alimenterait les diverses formes de discrimination et de conflictualités sociales. Pour Angenot, il s'agit de « construire l'idéaltype de [...] la pensée du ressentiment ». En plaçant son analyse sous le patronage de Max Scheler et de Nietzsche il définit les pensées du ressentiment ainsi : « toute idéologie qui paraît raisonner comme suit : je suis enchaîné, pauvre, impuissant, servile, vaincu – et c'est ma gloire, c'est ce qui me permet de me rendre immédiatement supérieur, dans ma chimère ethnique, aux riches, aux puissants, aux talentueux, aux victorieux ». Ces idéologies sont donc le produit de groupes (sociaux, nationaux, sexuels) en situation d'infériorité (réelle ou imaginaire) qui transforment leur impuissance historique en revanche morale¹².

Partant d'une définition proche, mais sans jamais définir le concept, Marc Ferro a également proposé récemment une vaste synthèse faisant du ressentiment le moteur de l'histoire. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, divers groupes protesteraient et se révolteraient car ils seraient mus par le ressentiment. Mais l'usage de la notion souffre d'un manque criant de précision, il n'est jamais question d'une définition, voire même d'une discussion de cette passion et de ses manifestations. A force de vouloir faire de toute révolte, de toute protestation, le produit d'un ressentiment, ne court-on pas le risque de rendre invisible ce qu'on cherchait à comprendre ?¹³ L'analyse récente la plus riche et la plus précise du ressentiment émane sans nul doute du sociologue et historien Pierre Ansart¹⁴. Il remarque justement que si les ressentiments sont souvent évoqués, en revanche, ils sont rarement étudiés : « soit qu'ils paraissent trop difficiles à analyser, soit qu'une certaine gêne face à ces sentiments inquiétants décourage de les observer ». A travers diverses études de cas historiquement situés comme l'expérience de la révolution, le discours des écrivains exilés ou les luttes politiques autour de la laïcité¹⁵, les auteurs qu'il a réunis s'efforcent de préciser les manifestations et les caractéristiques du ressentiment.

L'« invention » du ressentiment comme passion mauvaise à l'ère des révolutions

Avant toute chose, il convient de cerner précisément les significations du mot ressentiment, leur émergence et la pluralité de leurs usages socio-politiques. Dans les

¹⁰ Philippe Burrin, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Paris, Le Seuil, 2004 ; voir aussi Rita Thalmann, « La culture du ressentiment dans l'Allemagne du II^e au III^e Reich » *Plurielles*, n° 13, 2007, p. 21-31.

¹¹ Marc Angenot, *Les idéologies du ressentiment*, 1996 ; Pierre-André Taguieff, « Nationalisme et réactions fondamentalistes en France. Mythologies identitaires et ressentiment antimoderne », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1990, Vol., 25, p. 49-74.

¹² Angenot, *Ibid.*, p. 11. L'ouvrage est né dans le contexte polémique des débats sur le nationalisme Québécois, voir la réponse de Jacques Pelletier : *Au delà du ressentiment. Réplique à Marc Angenot*, XYZ éditeur, 1997.

¹³ Marc Ferro, *Le ressentiment dans l'histoire*, Paris, Odile Jacob, 2007.

¹⁴ Pierre Ansart (dir.), *Le ressentiment*, Bruxelles, Bruylant, 2002.

¹⁵ Yves Deloye, « Religion, passé et nationalisme idéologique en France (XIX^e-XX^e siècles). À propos du ressentiment identitaire », dans P. Ansart, *Le ressentiment*, *ibid.*, p. 151-170.

dictionnaires d'aujourd'hui comme le *Petit Robert*, le ressentiment désigne sans ambiguïté « le fait de se souvenir avec animosité des maux, des torts qu'on a subis », ses synonymes sont la rancœur et la rancune, et ses contraires sont l'amitié, l'amour, le pardon... Le ressentiment est associé à Nietzsche en général qui l'a défini dans la généalogie de la morale. Il se compose de trois éléments étroitement liés entre eux: un sentiment diffus de haine, d'envie et d'hostilité ; la sensation d'être impuissant à exprimer de façon active ces sentiments ; enfin l'expérience sans cesse renouvelée de cette hostilité impuissante. Mais il convient de souligner que cette acception du terme s'impose très progressivement au cours du XIXe siècle et est le fruit d'une longue évolution, le cheminement du terme et de ses usages mériteraient une enquête plus approfondie. Par ailleurs, il existe des liens étroits entre les expériences révolutionnaires répétées depuis la fin du XVIIIe siècle, l'émergence de la question sociale au milieu du XIXe siècle, et l'association étroite du ressentiment avec une passion négative, mauvaise et dangereuse. La notion ne peut pas se comprendre si on n'est pas attentif à son historicité.

A l'époque moderne, le ressentiment désignait le fait de se souvenir d'un bienfait ou d'une injure, le terme avait une forme de neutralité et définissait le fait général de se remémorer. Montaigne pouvait ainsi évoquer « le ressentiment des bienfaits de mon père », ce qui aurait peu de sens aujourd'hui... Dans son *Dictionnaire critique de la langue française* publié en 1788, à la veille de la révolution, Jean-François Féraud distingue encore trois acceptions du terme¹⁶: d'une part le « faible renouvellement d'un mal, d'une douleur (il a encore un léger ressentiment de sa colique, de sa goutte) », en second lieu le « Souvenir des injures, et le désir de vengeance » ; enfin comme synonyme de reconnaissance (« pour vous marquer le ressentiment que j'ai de votre générosité »), mais ce sens tend à s'évanouir à l'époque. Dans la 5^{ème} édition du dictionnaire de l'Académie française publiée en 1798, le ressentiment désigne d'abord le « faible renouvellement d'un mal qu'on a eu, d'une douleur qu'on a eue. Il a encore eu un léger ressentiment de sa colique, de sa goutte » ; il est précisé qu'il « signifiait autrefois, Le souvenir des bienfaits ou des injures, et il ne se dit plus guère qu'en parlant des injures ». Dans le *Nouveau dictionnaire de la conversation et de la lecture* de 1844, le ressentiment est désormais défini comme « le souvenir qu'on garde des injures avec désir de s'en venger ». Mais l'auteur ajoute que « Ce mot, restreint aujourd'hui au souvenir rancunier d'une offense ou d'une injure, avait autrefois, comme son étymologie l'indique, une signification tout aussi étendue que celle de ses synonymes souvenir et remembrance, pris dans un sens général. On l'appliquait même plus volontiers à un souvenir reconnaissant ». L'identification du ressentiment à une passion négative s'impose progressivement au XIXe siècle¹⁷.

Le *Grand dictionnaire Larousse du XIXe siècle* enregistre encore la pluralité des significations du mot au milieu du XIXe siècle. Le ressentiment désigne « une impression morale que l'on conserve »¹⁸. Mais peu à peu le substantif se détache de son verbe, la notion en vient à désigner une émotion plus précise, négative et dangereuse ; le fait de se souvenir d'une injure ou d'une blessure et, surtout, de vouloir s'en venger. Cette évolution apparaît nettement dans la 2^{ème} moitié du XIXe siècle, les définitions du terme ne rappellent plus l'ancienne acception et ne gardent que celle d'une passion négative, dangereuse. Sous la monarchie de Juillet, le médecin Jean-Louis Alibert consacre un chapitre au ressentiment dans sa *Physiologie des passions*, il le définit comme une « affection instinctive qui tient au désir de notre conservation, et qui a pour but de repousser l'attaque »¹⁹. Dans le *dictionnaire des*

¹⁶ *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, Mossy 1787-1788.

¹⁷ Auguste Wahlen (éd.), *Nouveau dictionnaire de la conversation*, Bruxelles, 1844, t. 23, p. 262.

¹⁸ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris, Administration du Grand Dictionnaire Universel, 1875, T. 13, p. 1046

¹⁹ J.-L. Alibert, *Physiologie des passions ou nouvelle doctrine des sentiments moraux*, Paris, 1837, vol. 2, chap. 13.

facultés intellectuelles et affectives de l'âme publié en 1857 par le docteur Poujol, professeur de médecine à la faculté de Montpellier, le ressentiment ne désigne plus que « le souvenir qu'on garde au fond du cœur d'une injure reçue avec désir de s'en venger ». Pour lui, « le ressentiment est un sentiment multiple qui tient, tout à la fois, de la haine, de la colère, de la vengeance, tous sentiments dans lesquels l'âme, vivement blessée, se révolte contre celui qui a pu l'offenser ». Le ressentiment, ajoute-t-il, « ne marche jamais sans la haine qui l'engendre, sans la rancune qui est sa compagne, sans les idées de vengeance qu'il enfante »²⁰. Le basculement dans le sens d'un sentiment de vengeance rentré lié au souvenir d'une injure se systématisa et devint la seule définition à partir de la 2^{ème} moitié du XIX^e siècle. C'est ce sens que Nietzsche et ses épigones reprendront et approfondiront.

Circulations et usages

Evidemment ce rapide examen à partir de quelques dictionnaires demeure très insuffisant pour cerner la circulation et les usages du mot comme pour comprendre le basculement de son sens. Il faudrait examiner plus précisément ses usages, ses occurrences, sa circulation dans divers supports et discours. La consultation de la base de données Frantext, centrée sur les œuvres littéraires, offre quelques premières pistes. Elle montre que l'usage du terme « ressentiment » demeure limité dans la langue française dans la première moitié du XIX^e siècle²¹. Certains en font un instrument de catégorisation socio-politique, à l'image de Ch. Bonstetten qui y voit « un trait de caractère qui distingue les habitants du midi » de ceux du Nord²². A l'inverse, Tocqueville remarque que cette émotion est peu présente chez les américains : « ils ont un tempérament vindicatif comme tous les peuples sérieux et réfléchis. Ils n'oublient presque jamais une offense ; mais il n'est point facile de les offenser, et leur ressentiment est aussi lent à s'allumer qu'à s'éteindre »²³.

Si le terme de ressentiment apparaît peu fréquent avant 1848, le nombre de ses occurrences semble s'accroître ensuite, le terme revient notamment sous la plume des autorités et des élites cherchant à qualifier les troubles populaires. Le mot semble se spécialiser de plus en plus pour désigner les actions collectives des classes populaires à l'heure de la montée de la question sociale. On voudrait proposer l'hypothèse que l'utilisation du mot dans son sens étroit de passion mauvaise se généralise après 1848, en lien étroit avec l'expérience révolutionnaire de 1848 qui a vu le surgissement au premier plan des théories socialistes et des violences ouvrières, notamment lors des journées de Juin 1848 qui suscitèrent la grande peur des possédants et des notables. Mais les usages du terme demeurent limités, ils sont surtout le fait des autorités, des élites et visent en général à qualifier les actions jugées condamnables du peuple.

En février 1849, par exemple, dans le discours d'ouverture de son cours au collège de France Michel Chevalier se livre à une défense de l'économie politique contre les attaques socialistes²⁴ : « il n'est pas difficile – écrit-il – de voir combien on a tort de faire un crime à l'économie politique de prendre la défense de ce capital dont quelques personnes, quelques écoles, ont imaginé, de nos jours, de faire une sorte de vampire contre lequel on excite le ressentiment des populations ouvrières. Il se trouve, en effet, si ce que je viens de dire est fondé, que le capital, au lieu d'être l'ennemi de l'ouvrier, lui rend un grand service, le plus grand des services possibles dans l'ordre matériel. Puisque le capital, sous l'une de ses formes,

²⁰ F-A. Poujol, *Dictionnaire des facultés intellectuelles et affectives de l'âme: ou l'on traite des passions, des vices, des défauts, etc...*, Paris, Migne, 1857, p. 766-767.

²¹ <http://atilf.atilf.fr/frantext.htm>

²² Charles Bonstetten, *L'Homme du Midi et l'homme du Nord ou l'influence du climat*, 1824, p. 141.

²³ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. 2, 1840

²⁴ Michel Chevalier, « L'économie politique et le socialisme. Discours prononcé au Collège de France, le 28 février, pour l'ouverture du cours d'économie politique », *Journal des économistes*, n° 93, mars 1849, pp. 25-26.

est l'instrument de toute espèce dont l'homme s'assiste dans le travail, s'il n'y avait pas de capital, le genre humain serait réduit à tout faire de ses dix doigts et de ses muscles, sans que les éléments, les forces de la nature et les êtres de la création lui donnassent aucun secours ». L'ancien saint simonien Michel Chevalier devenu l'une des figures de l'économie politique libérale et industrialiste fait du ressentiment une passion populaire excitée par les écoles socialistes.

Dans les rapports des autorités du Second Empire, le mot revient de façon sporadique pour qualifier les motivations des protestations populaires. Après un incendie dans une papeterie qui détruit tout le bâtiment en 1852, le rapport du procureur explique qu'«un ancien ouvrier de la papeterie récemment renvoyé de cet établissement a été arrêté. Sa conduite pendant son emploi dans l'usine, son ressentiment après son expulsion, les paroles menaçantes par lui prononcées ; cette circonstance que son père ouvrier comme lui chez MM. Hollard et Cie a été, comme lui, chassé de la fabrique, pour avoir, en jetant des corps solides et des morceaux de bois dans les cylindres, arrêté les mécaniques et gâté les matières servant à la fabrication, enfin son attitude étrange remarquée pendant l'incendie, tout le signalait à l'attention des magistrats. Il a été écroué sous l'inculpation d'incendie volontaire. »²⁵ Dans les récits d'insurrections populaires, le mot ressentiment surgit de plus en plus fréquemment sous la plume des observateurs. Dans son récit tardif de l'émeute contre l'inventeur Jacquard, le poète Lamartine évoque « les malédictions du peuple; des groupes se formèrent pour briser ses machines et pour l'immoler lui-même aux ressentiments de ceux que son génie avait affamés »²⁶.

Le même terme désigne deux types d'actions distinctes : le procureur général évoque une action individuelle clandestine qui se rapproche du sabotage ou de la perruque, Lamartine de son côté évoque des formes de violence collective contre l'innovateur menaçant. Dans leurs discours, le ressentiment est utilisé pour désigner un type d'action jugé irrationnel, dangereux, brutal et condamnable. Le ressentiment apparaît dès lors comme un instrument de délégitimation, un outil rhétorique utilisé pour rejeter les actions du peuple du côté de la sauvagerie, des passions mauvaises. La main-d'œuvre elle-même n'utilise jamais ce terme, sinon pour nier que le ressentiment ait une part dans ses actions²⁷.

Lorsque Nietzsche part en quête des origines des valeurs contemporaines dans sa *Généalogie de la morale*, publiée en 1886, il reprend donc ce mot français dont l'usage s'était largement répandu. Selon ses biographes, Nietzsche aurait été poussé à utiliser ce terme en lisant la traduction française de l'*Esprit souterrain* de Dostoïevski²⁸. Il n'existe pas de terme équivalent en Allemand, et le mot français sied à merveille pour désigner le mécanisme psychologique réactif qu'il entend condamner. Nietzsche distingue en effet les affects réactifs, mauvais, des affects actifs qu'il loue. L'homme du ressentiment est celui qui est rempli de « sentiments hostiles et venimeux », qu'il ne peut extérioriser et contrôler. Nietzsche fait du ressentiment une configuration psychique et culturelle, un habitus, propre à la civilisation judéo-chrétienne, qui aurait des conséquences sociales et politiques multiples et socialement décisives. Le ressentiment serait à la base de l'égalitarisme démocratique destructeur, à la source des mouvements populaires, socialistes et anarchistes, et, en un mot à l'origine de la décadence des sociétés occidentales. Mais plus qu'un point de départ, cette analyse philosophique du ressentiment chez Nietzsche peut apparaître comme l'aboutissement d'un long processus d'élaboration dont il est largement l'héritier.

²⁵ AN, BB19 31-32 – 1852-1854, Orléans, 23 juin 1852.

²⁶ Alphonse de Lamartine, *Jacquard - Gutenberg*, Paris, Michel Levy, 1864, 239 p.

²⁷ Voir par exemple les quelques occurrences du terme dans le journal des canuts Lyonnais *L'Echo de la Fabrique* entre 1831 et 1834 : <http://echo-fabrique.ens-lyon.fr/index.php>

²⁸ Nikola Milosevic, *Nietzsche et Strindberg: Psychologie de la connaissance*, Lausanne, L'Age d'homme, 1997, p. 100-101.

Violences et protestations : quelle part pour le ressentiment ?

Par delà la circulation du mot, en quoi la notion de ressentiment offre-t-elle des ressources pour éclairer les actions populaires, la violence sociale et les motivations qui font agir les acteurs ? Une brève étude de cas pour terminer aidera peut-être à avancer sur ce chemin. L'analyse historique du ressentiment pose une multitude de problèmes et doit amener à compléter et préciser la définition. Il convient en effet de distinguer les diverses manifestations du ressentiment entre classes d'âge, classes sociales, groupes divers et variés ; d'être attentif à l'intensité graduelle du ressentiment (entre les stratégies d'évitement non violentes et les pires violences génocidaires) ; de scruter aussi les discours et le rôle des porte-parole et des leaders dans le devenir des ressentiments...

L'historien des mondes du travail et des conflits sociaux peut-il recourir à la notion de ressentiment pour penser les réactions des acteurs face aux transformations qu'ils expérimentent ? J'aimerais examiner cela à partir d'une brève réflexion sur le changement technologique pensé comme étant au cœur des affects du patronat et du monde ouvrier à l'époque de la « Révolution industrielle ». Entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle, une série de violences sociales accompagnent en effet la mécanisation du travail²⁹. L'industrialisation ne se ramène pas au changement technique, toute l'historiographie a souligné que la révolution industrielle était un phénomène bien plus complexe qui s'amorçait avant l'arrivée du machinisme. Mais les machines en viennent peu à peu à incarner les transformations socio-économiques plus larges, elles suscitent un vaste débat entre les tenants de l'optimisme industrialiste et ceux qui craignent les perturbations introduites dans l'ordre social³⁰. Les bris de machines qui se reproduisent de façon régulière et dispersé dans de nombreux endroits et secteurs d'activités, peuvent-ils être interprétés comme des manifestations du ressentiment des classes populaires à l'égard d'une modernisation perturbatrice des équilibres sociaux ?

Les ouvriers s'attaquant aux nouvelles méthodes de travail au début de l'ère industrielle étaient-ils mus par la colère, l'indignation, ou par le ressentiment qui implique une haine rentrée et non dite. La question essentielle qui se trouve posée, et à laquelle il est parfois difficile de répondre, est donc de comprendre et d'expliquer comment le ressentiment se manifeste, de quels comportements il est la source, quelles attitudes, quelles conduites il inspire, consciemment ou inconsciemment. En second lieu, il faut comprendre pourquoi l'intensité et l'expression de la violence et de la protestation varie, cela a-t-il un lien avec l'ampleur du ressentiment vécu ? Selon le type de groupes impliqués, son identité, son insertion dans la société, ses ressources culturelles, économiques et sociales l'ampleur du ressentiment n'est pas le même. Les tisserands à bras, les batteurs en grange, les tondeurs de draps ou les compositeurs-typographes, tous ouvriers qui expérimentent des mutations de leur activité, ont réagi différemment à l'arrivée de la mécanisation. L'analyse du ressentiment et, plus généralement, des émotions dans les actions populaires implique d'être attentif aux caractéristiques socio-culturelles de chaque groupe. Les typographes parisiens par exemple sont des travailleurs urbains, lettrés, bien payés, proches des centres du pouvoir, autant de caractéristiques qui modèlent leurs affects et les manières dont ils peuvent les exprimer. Parmi eux, il faudrait distinguer encore entre les pressiers, chargés de l'impression, et les

²⁹ Pour des développements supplémentaires sur ces conflits du travail et leurs contextes, je me permets de renvoyer à François Jarrige, *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Rennes, PUR, coll. Carnot, 2009, 370 p. ; F. Jarrige *Face au Monstre mécanique. Une histoire des résistances à la technique*, Paris, Imho, 2009, 170 p. ; et Vincent Bourdeau, François Jarrige et Julien Vincent, *Les Luddites. Bris de machines, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, E@e édition, 2006.

³⁰ Sur la question des machines comme enjeu de débat dans la première moitié du XIX^e siècle voir notamment : Maxin Berg, *The machinery question and the making of political economy (1815-1848)*, Cambridge, CUP, 1980.

compositeurs, chargés de la composition des textes. Leur rapport singulier à l'écrit, leurs ressources différentes ne modèlent-elles pas les formes prises par l'expression du ressentiment³¹. De même, les modes d'expression du ressentiment s'exprimeront différemment chez les travailleurs ruraux davantage atomisés et dispersés. A cet égard, parler du ressentiment du peuple comme un tout indistinct et flou pose problème.

Les formes du ressentiment : les typographes parisiens à l'épreuve de la mécanisation

Si le ressentiment désigne une haine ou une hostilité qui a du mal à s'exprimer, le souvenir rentré de torts que l'on a subi, les imprimeurs-typographes ressentirent indéniablement ce type de passion dans la première moitié du XIXe siècle. Rappelons les conditions dans lesquelles s'opère la mécanisation de leur travail au XIXe siècle : d'abord, les associations, les grèves sont interdites ce qui empêche l'expression publique des plaintes, leur mécontentement est donc condamné à rester clandestin. Par ailleurs, les innovations techniques sont nombreuses et introduisent des bouleversements rapides dans le métier. En 1814, les premières presses mécaniques à vapeur sont introduites dans les ateliers d'impression du *Time* en Angleterre. Pour éviter toute résistance et protestation, le propriétaire du journal introduit la machine dans ses ateliers durant la nuit après avoir donné congé à la main-d'œuvre. Le matin, il réunit ses ouvriers pour leur annoncer que le journal a été imprimé par la vapeur. Il leur promet qu'ils continueront à toucher leur salaire jusqu'à ce qu'ils retrouvent un emploi tout en les menaçant de recourir à la force en cas de résistance de leur part. En France, les transformations techniques gagnent Paris au cours des années 1820 et sont assez rapides. En 1823, les fabricants anglais livrent la première presse mécanique à l'imprimerie du *Constitutionnel*. Les propriétaires du grand quotidien libéral investissent 80 000 francs pour l'acquérir. L'impact sur la main-d'œuvre est considérable : le nombre d'ouvriers nécessaires pour imprimer les 16 000 exemplaires du journal est par exemple divisé par près de quatre. Le nombre de mécaniques s'accroît ensuite après 1830. Dès 1844, il y en a 140 à Paris, sans compter celles de l'Imprimerie royale. En 1860, seules quelques imprimeries, souvent de très petite taille, ne possèdent toujours pas de mécaniques. Leurs effets sont radicaux : transformation de la main d'œuvre, bouleversement d'une communauté masculine de travailleurs très organisé, ritualisé, fier de ses prérogatives...

L'hostilité à ces transformations s'exprime de multiples manières à travers les pétitions, plaintes, rassemblements. Dès 1819, un rapport de police s'inquiète du manque d'ouvrage, notamment « parmi les imprimeurs auxquels l'emploi des presses mécaniques devient préjudiciable »³². En 1824, 30 à 40 ouvriers se réunissent d'ailleurs pour empêcher l'installation d'une machine à vapeur dans une imprimerie³³. La même année, l'ouvrier imprimeur Chamonin adresse une pétition à Charles X demandant l'interdiction de « la nouvelle mécanique » qui « frustre dix ouvriers d'ouvrage ». Il conclut qu'« il résulterait de la propagation de cette presse mécanique un mal évident et incalculable ». Cette opinion semble alors largement partagée. En 1826, « les ouvriers imprimeurs attribuent l'inactivité où se trouvent beaucoup d'ouvriers à l'emploi des presses à vapeur nouvellement introduites ». La même année, les ouvriers de l'Imprimerie royale protestent contre l'introduction de la presse de Koenig. Dans un premier temps, la direction cherche à « ménager la position d'anciens ouvriers et des droits acquis » et accepte d'« ajourner le plus longtemps possible l'établissement de ces machines ». Mais, rapidement, cette promesse s'évanouit suscitant la colère des travailleurs. Certains petits maîtres publient des brochures dénonçant les effets et

³¹ François Jarrige, « Le mauvais genre de la machine. Les ouvriers du livre et la composition mécanique en France et en Angleterre (1840-1880) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-1, janvier-mars 2007, p. 193-222.

³² Archives nationales (AN, Paris), F7 3873 : bulletin de police, 12 janvier 1819.

³³ AN, F7 3878 : bulletin de police, 4 février 1824.

l'injustice de ces mécaniques. L'imprimeur Charles Le Page dénonce ainsi la décision du directeur de l'imprimerie royale d'acquérir une mécanique, il faut être un « ennemi de son art pour élever de semblables machines dans ses ateliers » écrit-il³⁴. L'art contre l'industrie, la défense du métier face aux impératifs de la productivité : les principaux thèmes de la lutte contre la machine sont en place dès la fin des années 1820. Sous la Restauration, l'expression des plaintes est difficile, les autorités soutiennent la mécanisation du travail et contrôlent la liberté d'expression. Le ressentiment reste clandestin, visible dans les traces laissées par les rapports de police ou les quelques écrits qui sont parvenus à franchir la barrière de l'anonymat.

Ce ressentiment persistant trouve à s'exprimer de façon plus visible à l'occasion des événements révolutionnaires³⁵. En entraînant une vacance du pouvoir, une libération du champ des possibles, des mots et des actions auparavant impossibles deviennent envisageables, le ressentiment et la frustration laisse alors la place à l'exaltation joyeuse. Ainsi, le 29 juillet 1830, alors que la monarchie de Charles X est renversée, des ouvriers envahissent neuf imprimeries et y brisent les machines. 25 à 30 ouvriers du journal *Le Commerce* se transportent à l'Imprimerie royale avec « l'intention de pénétrer, même au péril de leur vie, dans les ateliers, à l'effet de détruire les presses mécaniques ». Les principaux dirigeants de l'imprimerie ayant déserté les lieux, quelques responsables subalternes acceptent finalement d'ouvrir les portes de l'atelier. Les ouvriers sont conduits « dans les ateliers des mécaniques, où, à l'aide de marteaux, de barres de fer et de crosses de fusils, ils frappèrent sur ces machines de manière à les mettre hors d'état de servir ». La violence des typographes contre les machines ressurgit en février 1848 : plusieurs dizaines de machines à imprimer sont de nouveau détruites par les imprimeurs après la Révolution. Garnier Pagès, ministre des finances et maire de Paris, explique que : « Des ouvriers, obéissant à leurs vieilles antipathies de concurrence contre les machines se précipitent dans les ateliers [...] ils en veulent aux presses mécaniques. Protégés par une force armée qu'ils entraînent à leur suite, rien n'arrête leur destruction »³⁶. Au total, 49 presses mécaniques auraient ainsi été détruites³⁷. Au début du mois de mars, « de nouvelles menaces » sont proférées, elles contraignent les « imprimeurs à faire passer des nuits à leurs ouvriers armés dans la prévision d'une troisième attaque », mais rien ne se passe³⁸.

Pourquoi en 1830 et 1848, l'hostilité à l'égard de ces innovations s'exprime-t-elle par la violence, pourquoi le sentiment d'impuissance antérieur qui contraint les travailleurs au silence se transforme-t-il alors en violence collective ouverte ? Quels sont les facteurs qui transforment le ressentiment caché en hostilité publique. Deux éléments principaux doivent être pris en compte. D'abord la crise économique, avec ses corollaires que sont le chômage et les faillites, qui accentuent la pression sur le marché du travail et renforcent l'hostilité contre des instruments accusés d'être responsable de la misère des travailleurs. Mais ce premier élément est insuffisant. Il faut insister sur le contexte politique et juridique qui façonne les modes d'action du peuple : si en 1830 et en 1848 la violence se déploie c'est justement parce que le contexte politique rend possible le passage du ressentiment à la mise en œuvre d'une sorte de justice populaire en acte. Avec le renversement des Bourbons, la proclamation de la République, du droit au travail, l'opposition aux machines devient possible, et même légitime.

Le ressentiment populaire, cette haine rentrée et accumulée contre des procédés accusés de « casser les bras », varie et fluctue en fonction des contextes institutionnels et politiques. Il

³⁴ Ch. Le Page, *Projet tendant à la suppression des presses mécaniques sans nuire à la propagation des arts*, Paris, 1829, p. 8, p. 11-12.

³⁵ François Jarrige, « Les ouvriers parisiens et la question des machines au début de la monarchie de Juillet », in Patrick Harismendy (dir), *La France des années 1830 et l'esprit de réforme*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Carnot, 2006, p. 211-222.

³⁶ L.-A. Garnier-Pagès, *Histoire de la Révolution de 1848*. Paris, Degorce-Cadot, 1868, t.1, p. 332.

³⁷ AN, BB³⁰ 363 : lettre de Mathieu, correcteur typographe, Paris, 30 mars 1848.

³⁸ AN, BB³⁰ 363 : rapport sur le bris des presses mécaniques, Paris, 26 août 1848.

est aussi l'enjeu de diverses stratégies d'instrumentalisation de la part des élites et des porte-paroles qui se présentent comme les défenseurs des travailleurs. Ainsi, les Républicains s'efforcent d'instrumentaliser l'hostilité ouvrière contre les machines pour remettre en cause la monarchie. Le journal républicain *La Réforme* par exemple explique que ceux qui se laisseraient «entraîner à l'holocauste des machines se tromperaient sur leur véritable ennemi». La technique industrielle n'est pas responsable de la misère, l'ennemi «c'est le gouvernement féodal-industriel qui, pour fonder son empire sur la servitude de la faim, avilissait la main-d'œuvre et refusait aux travailleurs et le crédit et l'association». Or, l'avènement de la souveraineté populaire doit supprimer les vices du système industriel et faire des machines des instruments démocratiques : «Les machines sont une puissance éminemment révolutionnaire et démocratique. Au lieu de l'écraser, comme sous le règne de l'industrie féodale, elles doivent affranchir le peuple. La machine, pour les sociétés, c'est la multiplication des pains. Or, puisque le peuple a conquis sa souveraineté, puisque les lois sociales et politiques seront son œuvre, le peuple commettrait un acte de folie contre lui-même en brisant la machine, son instrument et son serviteur»³⁹. Toute la période de l'industrialisation s'est accompagnée d'un travail pédagogique en vue de détourner le ressentiment du peuple de la question des machines pour l'orienter vers la conquête du pouvoir et de nouveaux droits, censés naturellement réguler les effets perturbateurs de l'industrialisation. Penser le ressentiment implique aussi de réfléchir aux logiques d'instrumentalisation incessantes dont il est l'objet de la part des élites.

En définitive, l'histoire des ressentiments nous confronte à une difficulté permanente de l'écriture historique, celle de restituer et d'expliquer le devenir des sentiments individuels et collectifs. La difficulté semble particulièrement grande lorsqu'il s'agit, non seulement d'analyser les haines, mais bien de comprendre et d'expliquer ce qui, précisément, n'est pas dit, ce qui n'est pas proclamé, ce qui est nié, et qui constitue cependant un ressort des actions et des représentations sociales. L'objet se dérobe et l'historien se trouve dans l'obligation d'accumuler les indices, les signes, les traces, de recomposer les multiples fils qui relient les acteurs les uns aux autres... Faire l'histoire du ressentiment c'est aussi être attentif à l'historicité du mot, ne pas croire qu'il existe de toute éternité, mais reconstituer son émergence, ses usages politiques et sociaux dans diverses arènes et champs d'expérience. C'est à cette condition qu'on fera de cette notion un outil d'analyse utile et pas seulement un instrument de disqualification commode et paresseux.

³⁹ *La Réforme*, 26 février 1848.